



HAL
open science

Gymnastique épistémologique, critique et réflexive : la construction d'une recherche en " ex-Yougoslavie " face à la colonialité du savoir

Cyril Blondel

► **To cite this version:**

Cyril Blondel. Gymnastique épistémologique, critique et réflexive : la construction d'une recherche en " ex-Yougoslavie " face à la colonialité du savoir. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 2017, 13 (1), 10.7202/1044011ar . halshs-01727613

HAL Id: halshs-01727613

<https://shs.hal.science/halshs-01727613>

Submitted on 21 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Appel à contributions : La recherche, objet de recherche : à propos de la réflexivité et de la distanciation critique »

Titre

Gymnastique épistémologique, critique et réflexive : la construction d'une recherche en « ex-Yougoslavie » face à la colonialité du savoir

Abstract

Cet article tente de retracer une histoire, celle de l'évolution de ma propre réflexivité durant le temps d'une thèse intitulée « Aménager les frontières des périphéries européennes. La frontière Serbie/Croatie à l'épreuve des injonctions à la coopération et à la réconciliation » (Blondel, 2016). Mon propos ici est de rendre compte d'une conviction, la nécessité de s'engager dans une démarche réflexive et critique avant, pendant et après la production de la recherche en elle-même. Cet article constitue ainsi une tentative de démonstration par l'exemple de l'intérêt d'une telle posture. Je vise d'une part à exposer comment j'ai construit mes réflexions épistémologiques, par une déconstruction progressive des cadres théoriques classiques (nationalistes, post-socialiste, post-yougoslave) choisis ou imposés. D'autre part, j'expose les aboutissements de cette réflexivité, i.e. principalement ma prise de conscience de la colonialité du savoir (et du mien en particulier). Cette gymnastique m'a permis de parfois dépasser, et de plus souvent rendre compte de, certaines limites de mon travail, mais aussi d'accepter l'indépassable lié à certains aspects de ma situation de recherche, de la manière dont je l'ai énoncée et conduite. Mener ce type d'exercice et en rendre compte contribuent alors à mieux préciser les conditions de validité scientifique de ses travaux, à mieux situer le propos et l'apport du chercheur, sa position et donc sa positionnalité.

Mots-clés

Réflexivité, pensée décoloniale, épistémologie, nationalismes méthodologiques, post-socialisme, post-yougoslave

Abstract in English

This article is a story, narrating the evolution of my own reflections during my PhD: “Planning at the borders of European peripheries: The Serbia/Croatia borderland and the EU cooperation and reconciliation injunctions” (Blondel, 2016). Using auto-ethnographic methods, this article demonstrates a conviction, the necessity to engage with a reflexive and critical approach, before, during, and after the production of research. I show first how I built the thesis' epistemological approach, by progressively deconstructing classical theoretical frameworks (nationalist, post-socialist, post-Yugoslav). I expose and discuss then the outcomes of such a reflexivity, in particular how I gradually became conscious of the colonality of (my) knowledge. These mental gymnastics allowed me to occasionally overcome—but regularly report on—the limits of my research, but also to recognise the unsurpassibility of certain aspects of my work connected to the situation in which I stated and conducted it. Reflecting on epistemological reflexivity contributes to clarifying scientific (in)validity of research, and better situates researcher's arguments, their position and positionality.

Keywords: reflexivity, decolonial option, epistemology, methodological nationalisms, post-socialism, post-Yugoslav

Introduction

In order to expose and undercut this reinscription of otherness, research on East-Central Europe should engage with postcolonial theory (Kuus 2004 : 472).

En 2004, Merje Kuus, géographe estonienne basée au Canada, invitait les chercheurs travaillant sur le processus d'élargissement de l'UE (alors vers le Centre et l'Est-européen) à intégrer les apports de la théorie postcoloniale à leurs réflexions. Cet article vise à souligner la pertinence et l'actualité d'une telle affirmation pour quelqu'un qui entamait, comme c'était mon cas en 2008, une thèse sur la politique de préadhésion à la frontière Serbie/Croatie, au prix néanmoins de certaines « mises à jour ». La première est d'ordre spatiale : les territoires concernés par l'élargissement sont quasiment tous situés aujourd'hui au Sud-Est de l'Europe, la plupart appartenant à un ensemble géographique que l'UE dénomme *Balkans occidentaux*¹. Ce sont les nouveaux territoires de l'expansion européenne. La seconde est d'ordre théorique : la pensée décoloniale est venue, lors de la dernière décennie, compléter les apports de la théorie postcoloniale. Parmi ses apports principaux se situe la critique de l'attitude hégémonique de l'Ouest, y compris de ses penseurs, envers le non-Ouest et notamment sa périphérie et sa semi-périphérie (Tlostanova 2015 : 44).

Ce point de départ constitue à la fois une prise de position, celle de considérer que le travail de recherche « s'inscrit dans des rapports de savoir et de pouvoir qui ont une histoire », mais traduit aussi une intention : « plutôt que les éluder, il faut s'efforcer de les comprendre, et, par exemple, s'interroger sur les conditions mêmes de possibilité aujourd'hui d'une ethnographie menée loin de chez soi » (Fassin 2008a : 318)². Ainsi,

¹ C'est sous cette appellation que l'UE regroupe les Etats issus de la dissolution de l'ex-Yougoslavie plus l'Albanie ; des pays qui, depuis le Conseil européen de Feira en 2000, font l'objet d'un dispositif particulier par lequel l'UE s'engage à les aider à devenir de futurs membres de l'UE (Blondel 2013).

² J'étends ici la réflexion menée par Didier Fassin dans le cadre disciplinaire de l'anthropologie et de la sociologie à la recherche menée dans ma thèse, déposée en aménagement de l'espace et urbanisme.

les modalités de mon entrée dans le monde de la frontière Serbie/Croatie, sont à la fois une part de ces rapports socio-spatiaux et le révélateur qui m'aide, et qui me permet de tenter de les appréhender et de les comprendre (Gaillard 2013 : 96). Si je paraphrase Didier Fassin, l'analyse critique³ de la situation ethnographique –en tant que scène historique et géopolitique où se joue la rencontre entre le chercheur et ses interlocuteurs– et de la relation ethnographique –en tant que rapport inégal, dans les deux sens, qui se noue entre l'enquêteur et l'enquêté– constitue alors la condition de possibilité d'un savoir en sciences sociales et en sciences de l'espace (Fassin 2008b : 9). C'est précisément l'objectif de cet article : revenir sur les enjeux épistémologiques et politiques posés par ma recherche. Il s'agit ici plus particulièrement de mettre à jour les réflexions soulevées et les difficultés rencontrées dans la délimitation du sujet, temporellement historiquement et territorialement⁴.

La question qui était posée dans mon travail de thèse, celle des évolutions et des permanences des relations socio-spatiales à la frontière entre les deux Etats-nations, était fortement marquée par le contexte politique de la préadhésion à l'Union européenne. Cette dernière enjoint les deux pays et les deux peuples à se réconcilier en coopérant (et à coopérer en se réconciliant). Ce cadre influence la manière dont la question de l'élargissement est historiquement, géographiquement et normativement posée, par les producteurs culturels en général (chercheurs, journalistes, responsables politiques)⁵, et par moi en particulier. L'espace post-yougoslave⁶ est en effet traité comme un sous-champ à part, régi par des thèmes précis. Cette tendance est perpétuée

³ L'usage du terme critique renvoie à l'ensemble théorique en sciences sociales qui vise à fournir une base à la critique sociale pour mieux comprendre et lutter contre les processus de domination de l'être humain (Blondel *et al.* 2015 ; Bohman 2006 ; Horkheimer 1972).

⁴ Et moins de discuter les relations de pouvoir et de savoir apparues, à la fois pendant et à la suite de l'enquête ethnographique en elle-même (liées par exemple à mes caractéristiques de genre, de classe, d'âge, de sexualité, ou de nationalité). Pour plus de clarté et par souci de synthèse, cet aspect est ici laissé de côté. Ce débat est néanmoins mené dans le chapitre 4 de ma thèse, cf. : (Blondel, 2016).

⁵ Au sens de Wacquant, cf. : (Wacquant 2007 ; Wacquant *et al.* 2014).

⁶ Je reviendrai un peu plus dans cet article sur mon usage de "post-yougoslave" et ses limites.

par des stratégies institutionnelles de financement et de recherche dans lesquelles les universitaires sont enjointés à (ou choisissent de) s'inscrire⁷(Jansen 2015 : 39).

Quand on s'attarde sur les thèses concernant la région déposées dans les universités françaises depuis 2005, outre leur inscription disciplinaire majoritaire dans le champ du droit et de la science politique⁸, on note une concentration des sujets sur deux ensembles parfois liés : (1) les nationalismes, les conflits et leurs conséquences, la justice internationale ; (2) l'élargissement européen, ses mécanismes, ses enjeux et ses effets (Blondel *et al.* 2015 : 8). Ceci révèle le regard double (problème/solution) et dominant posé sur la région. D'un côté, elle est abordée selon le danger potentiel qu'elle continuerait de représenter pour la paix en Europe. De l'autre, on mesure si et comment elle parvient à se *normaliser*, *s'eupéaniser* (Blondel *et al.* 2015 : 8). On en arrive à se demander dans quelle mesure cette lecture contribue réellement à la compréhension des phénomènes socio-spatiaux et politiques aujourd'hui à l'œuvre, et dans quelle mesure elle ne contribue pas plutôt, ou du moins dans le même temps, à les perpétuer. Ce portrait ne serait-il pas réducteur, et n'en dit-il pas au moins autant sur le phénomène observé (des mutations post-yougoslaves) que sur ceux qui le produisent (et notamment sur nous, les chercheurs, et plus largement sur la situation académique) ? Quelles sont alors les principales questions épistémologiques⁹ et politiques posées par la situation ethnographique –i.e. par les relations entre le chercheur et son enquête de terrain ?

⁷ Ma thèse en est une illustration. Le seul soutien financier dont j'ai bénéficié (pour mon enquête de terrain) est venu du programme de soutien aux doctorants de l'IHEDN (Institut des Hautes Etudes en Défense Nationale). Le succès de ma sélection fut apparemment lié à ma capacité à démontrer en quoi la stabilisation et la pacification de la région dans son ensemble (dont la frontière Serbie/Croatie) représentaient un enjeu sécuritaire pour l'Europe en général (conseil reçu avant le dépôt de mon dossier).

⁸ Cinquante-six des cent-douze sujets de thèse comportant le mot Yougoslavie ou yougoslave déposés entre 2005 et 2015 le sont dans ces deux disciplines. On observe des tendances similaires pour les entrées « Serbie », « Croatie » et « Bosnie », cf. www.theses.fr

⁹ Dans les trois dimensions identifiées par Le Moigne à savoir l'épistémologie gnoséologique, sur la nature de la connaissance ; l'épistémologie méthodologique, sur la constitution des connaissances ; et l'épistémologie éthique à propos de la valeur ou de la validité des connaissances (Le Moigne 1995).

Pour répondre à cette question, je reviendrai sur trois manières dominantes d'aborder cet espace et ce type de questionnement dans les recherches en sciences sociales : par les nationalismes (1), par le post-socialisme (2), par le paradigme post-yougoslave (3). Il ne s'agit pas de remettre en cause ici le fait que les chercheurs aient un angle d'approche, un biais. Je partage le postulat de Žižek : toute position est idéologique (Žižek 1994). L'idée ici est plutôt de discuter des limites des approches dominantes dans le cas particulier de ma thèse, en tentant d'identifier autant les postulats sur lesquelles elles reposent que les angles-morts qu'elles produisent. De la sorte, mon objectif est de contribuer à une réflexion plus large et plus générale sur les conditions de production du savoir et la validité/relativité de ce dernier. J'aborderai alors, dans une dernière partie (4), une approche moins classique, l'option décoloniale, ce qu'elle m'a apporté dans le cadre de la thèse, mais aussi sa contribution significative aux réflexions de la recherche sur la recherche.

1. Sortir des nationalismes méthodologiques

Nous l'avons vu, l'espace post-yougoslave est aujourd'hui le plus souvent abordé par ses nationalismes, c'est-à-dire en postulant ces derniers comme faits sociaux et spatiaux, s'ils ne sont uniques, du moins premiers. Or, cet angle d'approche peut être cognitivement piégeur : face au défi d'observer le nationalisme sur le terrain, le chercheur en vient souvent à nationaliser son regard, ce qui est communément qualifié de nationalisme méthodologique. C'est contre le danger de la réduction nationaliste de mon regard sur la situation frontalière Serbie/Croatie que j'ai en premier lieu pensé mon approche de terrain.

Comme le rappelle Sperenta Dumitru, la critique du nationalisme méthodologique est bel et bien une question épistémologique, en ce sens qu'il s'agit « ni de défendre, ni de

représenter la mondialisation, l'affaiblissement de l'État-nation¹⁰ ou des frontières » mais de soulever « une question de méthodologie de la recherche en sciences sociales » (Dumitru 2014 : 18). Selon elle, il se retrouve principalement sous trois formes.

Le premier, le nationalisme « stato-centriste », conduit à accorder une prééminence injustifiée à l'État-nation, que ce soit dans l'analyse sociale ou politique (Beck 2003 : 62) ; comme si le droit et les idéaux sociaux n'étaient définis que par l'État et n'existaient qu'à travers lui (Dumitru 2014 : 19). Sans nier l'influence des variables nationales, il convient plutôt d'en faire une variable parmi d'autres –avec l'Europe et le local notamment– dans l'analyse de la production de la frontière (Pasquier 2012 : 64). « Parmi d'autres » signifie qu'il est tout aussi important de ne pas tomber dans une approche verrouillée sur d'autres échelles. Bien que moins fréquent, le risque d'un trop grand tropisme européen ou localiste poserait également problème¹¹. Les reconfigurations frontalières (dans le cas de ma thèse, serbo-croates) ne se jouent pas exclusivement à ces deux échelles non plus ; sans compter que « l'usage des polarités intérieur/extérieur et national/international a servi à dissimuler l'interaction existant entre des processus se déroulant à différentes échelles » (Agnew 2014 : 30). Ainsi, éviter le stato-centrisme exige de penser à différentes échelles, mais surtout de saisir ce qui se joue entre les échelles.

Le second nationalisme méthodologique, dit « groupiste » en référence à Brubaker, consiste à comprendre (et réduire) la société à celle d'un État-nation (Dumitru 2014 : 22). Plus précisément, des groupes présumés distincts, clairement différenciés, homogènes à l'intérieur et délimités à l'extérieur sont considérés comme

¹⁰ Ou la recomposition de son action (Brenner 2004).

¹¹ Car penser l'Union Européenne comme une forme de super-État revient à reproduire les limites du stato-centrisme : « les institutions de la gouvernance globale sont davantage que de simples reproductions à un échelle supérieure des fonctions et des tâches de l'État-nation » (Ferguson et Gupta 2002 : 996).

bases constitutives de la vie sociale, protagonistes en chef des conflits sociaux et unités fondamentales de l'analyse sociale (Brubaker 2002 : 164). Ce penchant est fréquent dans l'étude des conflits nationaux, raciaux et ethniques ; notamment quand on parle des Serbes et des Croates en ex-Yougoslavie en les réifiant comme des entités substantielles auxquelles des intérêts et des *agency* (au sens de Bourdieu) peuvent être attribués (*Ibid.*). Dans le cas de mon travail de thèse, se détacher du « groupisme » a exigé d'envisager les appartenances ethniques comme non-homogènes et non-exclusivement serbe ou croate et les appartenances sociales comme non-exclusivement ethniques et nationales¹². A nouveau, il s'agit, sans l'abandonner, de ne pas donner trop d'importance *a priori* à la grille de lecture ethnique, d'en faire une parmi d'autres en fonction de ce que les individus évoquent¹³.

La troisième forme de nationalisme méthodologique identifiée est qualifiée de « territorialiste ». Elle revient à « comprendre l'espace comme naturellement divisé en territoires nationaux » (Dumitru 2014 : 22). Dans l'analyse, une telle perception conduit à formuler des concepts, poser des questions, construire des hypothèses, collecter et interpréter des preuves, tirer des conclusions dans un cadre spatial qui est complètement territorialisé (Aart Scholte 2000). C'est ce que plusieurs auteurs ont appelé le « piège territorial » (Agnew 2014 ; Hadjimichalis et Hudson 2007). De la même manière que le « groupisme » au niveau social, cette tendance conduit à réifier « les territoires étatiques pour en faire des unités données, ou fixes, d'espace souverain », ce qui équivaut à « déshistoriciser et décontextualiser les processus de formation et de désintégration des États » (Agnew 2014 : 30). Dans le cas de ma

¹² Mais aussi liées, de manière intersectionnelle, au genre, à la classe sociale, à l'âge par exemple.

¹³ Brubaker conseille de davantage concentrer son attention sur les catégories telles qu'elles sont mobilisées au quotidien, les idiomes culturels, les schémas cognitifs, ce qui relève du « bon sens », des routines et des ressources organisationnelles, les figures discursives, les formes institutionnalisées, les projets politiques, la manière contingente et variable de « faire groupe » (Brubaker 2002 : 186).

recherche, tenter d'éviter le piège territorial m'a conduit à penser la frontière Serbie/Croatie sous d'autres formes (e.g. spatiale et réticulaire). Cela conduit à essayer d'éviter l'enfermement du travail de terrain, autant que l'analyse, dans le territoire transfrontalier tel qu'il est prescrit par le programme européen de coopération transfrontalière 2007-2013, pour suivre aussi l'observation de la frontière et des projets organisés autour d'elle en dehors des cadres territoriaux et d'un emboîtement pré-imposés.

Dumitru souligne à raison que quasiment aucune recherche n'évite les trois formes du nationalisme méthodologique, d'autant que ces dernières s'articulent. En effet, l'idée de l'Etat renvoie à une certaine forme de verticalité, dans l'emboîtement social et territorial, dont Gupta et Ferguson résumant parfaitement la logique :

Verticality refers to the central and pervasive idea of the state as an institution somehow « above » civil society, community and family. [...] The second image is that of encompassment: Here the state (conceptually fused with the nation) is located within an ever-widening series of circles that begins with family and local community and ends with the system of nation-states. This is profoundly consequential understanding of scale, one in which the locality encompassed by the region, the region by the nation-state and the nation-state by the international community. These two metaphors work together to produce a taken-for-granted spatial and scalar image of a state that both sits above and contains its localities, regions and communities (Ferguson et Gupta 2002 : 982).

Dans mon travail de thèse, pour éviter les nationalismes méthodologiques, j'ai tenté, autant que possible, d'approcher le phénomène frontalier non pas comme un processus interétatique (entre Etats serbes et croates), inter-national (entre « peuples » serbe et croate), ou même interterritorial (entre un emboîtement de territoires serbes et un emboîtement de territoires croates), mais bien comme une configuration socio-spatiale (dans sa routine quotidienne et par l'injonction à coopérer) qui interroge précisément toutes ces catégories. L'enjeu était de prendre en compte la relation autant que la

déconnexion entre espace et échelle¹⁴, c'est-à-dire le caractère transnational à la fois de l'Etat et du local (Ferguson et Gupta 2002 : 995), sans pour autant tomber dans le travers du « fluidisme méthodologique » :

...while it is important to push aside the blinders of methodological nationalism, it is just as important to remember the continued potency of nationalism. Framing the world as a global marketplace cannot begin to explain why under specific circumstances not only political entrepreneurs, but also the poor and disempowered (...) continue to frame their demands for social justice and equality within a nationalist rhetoric (Wimmer et Glick Schiller 2003 : 600).

Plus que les Etats (post-yougoslaves) en eux-mêmes, ce sont les idéologies qui leur sont liées qui étaient au centre de mon attention. Est-ce que l'idéologie de la réconciliation remplace, renforce ou s'accommode des/les idéologies nationalistes ? L'objectif était d'essayer de mieux appréhender des rapports socio-spatiaux relevant d'autres changements, d'autres permanences, d'autres ancrages que l'Etat et la nation. Ildiko Erdei notait, dès 2009, une certaine fatigue dans le regard des chercheurs sur cet espace, notamment dans la mobilisation de la dichotomie nationalisme/anti-nationalisme comme paradigme explicatif unique. Il s'agissait dans mon travail de thèse de suivre alors son invitation à davantage mobiliser d'autres paradigmes explicatifs pour approcher des sociétés « nouvelles », à la fois post-conflits, post-yougoslaves et post-socialistes (Erdei 2009 : 82).

Si sortir du paradigme explicatif nationalismes/antinationalismes est une première étape, ce travail est loin d'être suffisant, une idéologie en remplace une autre. Et il serait naïf et vain de croire pourvoir développer un langage théoriquement neutre et non-biaisé : "While we are still striving for an adequate terminology not colored by

¹⁴ Se défaire de certains « allant de soi », notamment de la manière même dont les échelles sont conceptualisées, conduit alors à explorer de nouveaux espaces et dispositifs du politique en dehors des « dichotomies confortables », ce qui « implique et conforte tout à la fois l'idée d'une hiérarchie entre supérieur et inférieur, global et local » (Neveu 2007 : 19)

methodological nationalism, we can already predict that emerging concepts will necessarily again limit and shape our perspective, again force us to overlook some developments and emphasize others” (Wimmer et Glick Schiller 2003 : 600). Chaque observation dépend de la positionnalité du chercheur. Chacune de ses analyses dépend de sa focale conceptuelle qui limite la portée de sa recherche empirique et de ses interprétations. L’enjeu est alors de positionner sa recherche théoriquement et épistémologiquement, de trouver l’équilibre entre intelligibilité et consistance : “The task is to determine what reductions of complexity will make best sense of the contemporary world and which ones are leaving out too many tones and voices, transforming them into what model builders call *noise*” (*Ibid.*).

Ainsi, au-delà des nationalismes méthodologiques, quelles sont les autres « structurations conceptuelles » dominantes mises en place pour aborder l’espace post-yougoslave ? Quels sont leurs apports et leurs limites ? Et comment me suis-je positionné épistémologiquement vis-à-vis de ces dernières ?

2. Dépasser la lecture de la *transition postsocialiste*

La seconde lecture dominante de l’espace post-yougoslave, et plus largement des Etats européens appartenant jadis au « bloc communiste », est offerte par le paradigme prétendument explicatif (mais tout autant normatif que les nationalismes méthodologiques) du post-socialisme. Il a conduit à décrire l’ex-Yougoslavie comme devant faire face au défi de la « transition démocratique » (Chiclet 1997), en voie d’*européanisation* (Štiks 2009), puis en proie à un processus de stabilisation inachevé (Dhorliac 2014). Ces quelques formulations révèlent la manière dont la région a souvent été dépeinte dans la recherche francophone (et pas seulement) ces dernières années. Or, comme le souligne le politologue Jean Leca, « on distingue mal ce qui dans

la *transitologie* relayée par la *consolidatologie* relève de l'analyse empirique d'un processus *sur* lequel le savant théorise, et ce qui relève de la participation à un processus *dans* lequel le savant théorise et le citoyen agit » (Leca 2000 : 108). C'est la première limite de ces approches, le manque de réflexivité dans le texte ne permet pas de bien distinguer ce qui relève de l'explication de ce qui relève des prescriptions, à se « démocratiser », à « s'eupéaniser », à se « stabiliser ».

De telles approches sous-tendent, par le langage employé, une structuration conceptuelle en « post- », post-conflits, post-nationalisme, mais aussi post-socialisme, post-communisme et même post-yougoslave (je reviendrai sur cette dernière dans la section suivante). Le processus de préadhésion à l'UE, tel qu'il est conçu aujourd'hui pour les *Balkans occidentaux*, reprend en grande partie les préceptes pensés dans le cadre de l'adhésion des pays d'Europe de l'Est, fortement marqué par la lecture post-socialiste. Cette lecture n'est pas sans poser question : “Postsocialism gets lost because it is largely presumed to be a process of democratization or Europeanization and thus uncritically positioned vis-à-vis the first World” (Suchland 2011 : 839). La recherche sur la transition démocratique devient alors un champ implicite de comparaison dont l'Occident constituerait la norme, implicite ou explicite : “the models of transformation observed in the consolidated *hyperreal* democracies of Western Europe are treated as the only valid model for democracy. Actors and structures found in *other* societies are signified as deficits of or obstacles to democratization” (Boatcă et Costa 2010 : 22).

En effet, l'approche par les « post » relève d'une lecture généralement binaire qui postule en premier lieu un confinement territorial entre deux blocs soi-disant homogènes et opposés (bloc socialiste vs. bloc capitaliste, bloc démocratique vs. bloc nationaliste...etc.). Madina Tlostanova remet en cause par exemple cette homogénéité supposée dans la catégorisation post-communisme : “Postcommunism itself is a highly

questionable umbrella term lumping together societies which share an experience of communist political regimes but have different local histories and distinct understandings of their situation, aims, roles and prospects in the global world” (Tlostanova 2012 : 131) ; tout autant que Jenifer Suchland : “we cannot safely say (...) that the post-communist space is or was a homogeneous place” (Suchland 2011 : 844). Au-delà, cette lecture postule également une rupture temporelle sur laquelle se base une mise en récit de la modernité –tout était mauvais avant dans votre modèle traditionnel (*socialiste, yougoslave, balkanique, nationaliste*), tout sera mieux dans le futur si vous suivez notre modèle progressiste (*européen, libéral, démocratique*) : ”transition is perceived as not only a necessary, but also a well-defined, clearly directed process at whose end the former socialist societies should fully implement ready-made models coming from the West” (Petrović 2014 : 10-11).

La catégorisation temporelle sert alors la différenciation selon une échelle de progrès : “The *catching up* timeline can be seen as temporal othering, based on a linear conception of temporality that generates a periodisation of chronological sequences and functions as a taxonomy of progress and backwardness” (Koobak et Marling 2014 : 338). Cette différenciation donne lieu à un rapport de force entre les situations observées : “difference is understood as points on a vertical scale of inferiority/superiority, presence/lack or advancement/backwardness, rather than on a horizontal field of plurality in which no point has definitional advantage over the others” (Sarkar 2004 : 326). La mise en récit standard d’une modernité ouest-européenne représente la « colonisation de l’espace par le temps » (Tlostanova 2010 : 21), « l’effacement de l’espace par le temps » (Koobak et Marling 2014 : 338) ou encore la « victoire discursive du temps sur l’espace » (Massey 1999 : 31), dont Massey offre un portrait synthétique : “That is to say that

differences that are truly spatial are interpreted as being differences in temporal development – differences in the stage of progress reached. Spatial differences are reconvened as temporal sequence” (*Ibid.*).

Le « post-socialisme » n’est donc pas seulement un label géographique et temporel, mais une catégorie analytique occidental-centrée (Koobak et Marling 2014 : 334). Son usage peut conduire le chercheur à participer de la reproduction des rapports de force sur lesquels cette lecture moderniste du monde, et en particulier des Balkans, est basée. Les critiques de cette lecture sont nombreuses. Convoquant certains apports de l’approche post-coloniale, les travaux décoloniaux de Todorova (2011) et la théorie des systèmes-monde (Wallerstein 1974), Manuela Boatcă souligne par exemple la violence symbolique dans la relation corps-(semi) périphérie entre l’Europe occidentale et les Balkans :

Geographically European (by 20th century standards, at any rate), yet culturally alien by definition, the Balkans, as the Orient, have conveniently absorbed massive political, ideological and cultural tensions inherent to the regions outside the Balkans, thus exempting the West from charges of racism, colonialism, Eurocentrism and Christian intolerance while serving ‘as a repository of negative characteristics against which a positive and self-congratulatory image of Europe and the *West* has been constructed’ (Todorova 1997 : 60) (Boatcă 2006 : 327).

Les Balkans incarnent dans l’imaginaire européen l’interstice géographique, temporel et symbolique entre Occident et Orient, i.e. à la fois la marge commode qu’on invoque comme référentiel négatif et le bouclier qui protège de bien pire.

Si l’on applique le paradigme de la transition au terrain de recherche, la frontière serbo-croate représente alors autant un lieu de maux en partie fantasmés, qu’un espace (parmi d’autres) à intégrer dans la modernité, la première considération servant à justifier la seconde. Le processus d’élargissement de l’UE aux *Balkans occidentaux* constitue la poursuite de l’entreprise d’absorption de l’Est européen : “this new *civilizing mission* meant being once again defined as *catching up* with the West and embarking on a

supposed transition from the Second to the First World, whose conditions —in the form of EU regulations (...)— are being dictated by the latter” (Boatcă 2006 : 340). Le discours de la modernité est porté et reproduit à la fois par l’UE qui définit les normes d’entrée dans son corps mais aussi par les pays candidats qui aspirent à intégrer le centre :

Politically and epistemologically, what is at stake for those ex-communist countries having long made the bone of contention of Europe’s powerful empires is the possibility of a renewed shift of axis —away from the semiperipheral identity of an Eastern bloc country and toward a yet-to-be-defined position within the *orbit* of the Euro-American core (*Ibid.*).

Cette pirouette de l’Est vers l’Ouest est particulièrement visible dans le discours des élites, en Slovénie, en Croatie ou en Estonie par exemple : le rejet constant de leur *Orientalité* et l’accent mis à l’inverse sur leur volonté, et même leur droit, à l’Occidentalisation vu comme un « retour en Europe » (Blondel sous presse ; Boatcă 2006).

Sous couvert d’analyser –et d’enjoindre à– l’*européanisation*, nombreux chercheurs reproduisent ce discours et cette posture : « much of (...) research, both by Western and CEE scholars alike, seems to take categories of difference, such as ‘Western’ or ‘Eastern European’ for granted, without attempting a relational reading of how such difference is constructed in the first place, and to what end » (Koobak et Marling 2014 : 331). La conséquence, en prenant par exemple le découpage Ouest-(Sud)Est sans le questionner, est de naturaliser cette différence.

L’ensemble de ces réflexions ont sonné comme des mises en garde lors de ma thèse. Plutôt que de remettre en cause mon objet d’étude (la frontière serbo-croate en contexte de préadhésion à l’UE), elles m’ont poussé à la vigilance sur la manière de conceptualiser spatialement et temporellement la manière dont j’allais l’approcher. Parmi les enjeux épistémologiques et politiques, il s’est agi notamment d’éviter d’observer la politique de coopération transfrontalière comme si sa mise en place

constituait, à mes yeux, une preuve de la démocratisation ou de l'eupéanisation de territoires jadis socialistes –quand bien même ce serait l'intention de l'UE. J'ai plutôt porté mon attention sur les reconfigurations sociales et spatiales potentielles que cette politique engendre (ou non) et reflète (ou non) à la frontière. Cette posture critique m'a amené finalement à organiser l'approche du terrain à partir de la frontière Serbie/Croatie identifiée comme point de départ et objet d'attention premier, depuis lequel j'ai pu ensuite observer les injonctions à la coopération et à la réconciliation faites dans le cadre de la préadhésion (l'objet second).

3. Penser post-yougoslave, la fausse panacée ?

Ne pas reproduire les cadres d'analyse du nationalisme méthodologique ou du post-socialisme ne signifie pas pour autant qu'il s'agisse de nier l'importance de l'intégration des nationalismes et du passé socialiste yougoslave dans la compréhension de la frontière serbo-croate. Ce positionnement critique consiste plutôt à refuser pour soi, dans l'élaboration de l'enquête de terrain, les réifications des sociétés, des espaces, des individus et des situations que l'usage exclusif de l'une ou l'autre des structurations conceptuelles entraînerait. De la sorte, l'objectif est également de contribuer à mettre à jour la manière dont ces catégorisations continuent d'être employées de manière dominante dans les recherches sociales menées sur la région. La question devient alors : comment penser hors de –voire contre– ces cadres exclusifs ? Sharad Chari et Katherine Verdery invitent par exemple à une sorte d'intersectionnalité entre les posts : "we ought to think between the posts because they can offer complementary tools to rethink contemporary imperialism" (Sharad et Verdery 2009 : 12).

Dans cette logique, je suis revenu avec deux collègues un article collectif publié en 2015 sur ce qui nous semblait constituer, alors, les principales forces du paradigme post-yougoslave :

... dans la manière plurielle et non-excluante dont il est ici défini, le terme post-yougoslave échappe en partie à certaines des limites normatives pointées à propos d'autres post-. Il sert à traduire l'hybridité sociale plutôt que la dichotomie, la synchronie plutôt que la diachronie. Il est pensé à rebours des nationalismes pour qualifier (1) un moment volontairement flou, celui du temps d'après la dislocation de l'entité politique dénommée Yougoslavie (en postulant la survivance et la fluidité de certaines idées qui lui sont liées) ; (2) un espace défini par des pratiques humaines également floues, des territoires et des sociétés aux histoires et représentations souvent communes, dont les proximités et les échanges socio-spatiaux perdurent parfois, évoluent et se redéployent. Il vise à traduire des persistances et des résistances, et pas seulement des ruptures, sans postuler les rails d'une progression linéaire ou d'une dispersion spatiale homogène, mais au contraire des simultanités et des divergences, sans sous-entendre non plus un objectif, un modèle, nécessairement meilleur, prétendument plus démocratique (Blondel *et al.* 2015 : 14-15).

Parce que nous utilisions (à propos je crois) le terme post-yougoslave dans le numéro spécial que nous coordonnions, il me semble que nous nous sommes contentés d'en justifier l'intérêt, c'est-à-dire de surtout mettre en avant les atouts de l'usage de cette catégorie. Or, comme Wimmer et Glick Schiller le soulignent, toute conceptualisation conduit à limiter et à formater son regard, à négliger certains éléments au dépens d'autres auxquels on porte alors une attention exagérée (Wimmer et Glick Schiller 2003).

Ainsi, ce qui constitue le principal avantage de la catégorie d'analyse « post-yougoslave » est peut-être également sa principale limite. Pensé en réaction des nationalismes des années 1990, le terme reste basé sur l'essentialisation historique d'une rupture temporelle unique (l'effondrement de la Yougoslavie comme temps zéro) et ancré dans la nostalgie d'un projet politique et sociétal idéalisé (la « troisième voie » du socialisme yougoslave auto-gestionnaire). En brandissant un particularisme politique et territorial comme base de compréhension des phénomènes contemporains

qui ne s'appréhenderaient avant tout que comme spécifiquement régionaux, il ne permet pas réellement de dépasser les apories du balkanisme pointées depuis plusieurs décennies (Bakić-Hayden 1995 ; Todorova 2011). Finalement, on peut se demander si recourir au terme post-yougoslave ne conduit pas à tomber dans les trois pièges des nationalismes méthodologiques à la fois, simplement en les déplaçant à une autre échelle. Cette catégorie d'analyse ne risque-t-elle pas d'enfermer le chercheur lui-même dans la *Yougonostalgie*¹⁵ qu'il prétend capter ? Pensée pour permettre de sortir d'une approche centrée sur les nationalismes des années 1990 (aux premiers rangs desquels serbe et croate), ne risque-t-elle pas de conduire à trop se concentrer sur (et à surévaluer) l'héritage yougoslave ?

Dans ce cas, l'intersectionnalité comparative portée par Sharad et Verdery apparaît insuffisante. Juxtaposer les structurations conceptuelles du post-communisme et de la théorie post-coloniale ou post-impériale ne permet pas de dépasser les angles-morts communs à toutes ces approches. Ce qui est nécessaire pour l'ouverture d'un réel dialogue entre les approches, c'est de faire de l'intersectionnalité des herméneutiques le point de départ de la recherche : « Instead of comparing everything and everyone with the western ideal used as a model for the whole of humanity, we can turn to an imperative mutual learning process based on pluritopic hermeneutics » (Tlostanova 2012 : 131). Ce qui signifie à la fois sortir des applications universalistes de discours prêts-à-l'emploi et de théories voyageuses, pour repartir de la diversité des subjectivités et des expériences d'histoires locales marquées par les différences coloniales et impériales (ou leur combinaison) au sein de la modernité/colonialité (*Ibid.*).

¹⁵ Comparable dans une certaine mesure à l'*Ostalgie* en Allemagne par exemple, la *Yougonostalgie* renvoie à un sentiment de tristesse face à l'éloignement d'un passé récent relié à l'idéalisation de la défunte fédération et de certains aspects de la vie quotidienne en son sein.

La conclusion de Tlostanova sur l'ex-espace soviétique peut inspirer alors celle de cette section sur l'espace post-yougoslave. Les connotations postsocialistes, post-impériales et post-conflits se croisent et communiquent constamment dans l'imaginaire complexe de l'espace post-yougoslave, conduisant à la nostalgie et au recyclage des mythes impériaux et nationalistes. Ce qui semble nécessaire finalement, c'est ce que l'on pourrait qualifier de « dé-Yougoslavisation »¹⁶. Revenir au modèle précédent ne permet pas de dépasser la dichotomie Yougoslavie/nationalismes puisque l'un et l'autre sont construits en opposition, donc en miroir l'un de l'autre. La « dé-Yougoslavisation » renvoie à une nouvelle impulsion à l'image de la « dé-soviétisation » :

Such an impulse is based not on negation or self-victimization, nor on violence, but on the creation of something different, other than modern/colonial/socialist, taking its own path, superseding the contradictions inherent in these categories. In this context, creolization, hybridity, bilingualism, the psychology of the returned gaze and the colonialist/colonizer intersection, as well as a stress on transculturation instead of acculturation and assimilation, can already be found in their specific postsocialist forms, which often parallel postcolonial ones (Tlostanova 2012 : 138).

Ce dernier point mérite d'être précisé car les enjeux sont multiples. D'une part, il s'agit de pointer le rapport de domination installé par l'usage discursif des stéréotypes de la Balkanité, dans le contexte post-yougoslave, depuis l'extérieur par l'Ouest qui tente d'imposer sa modernité. D'autre part, il s'agit également de déconstruire l'usage du Balkanisme, à l'intérieur de la région et à différentes échelles, comme un instrument de différenciation territoriale et sociale (Obad 2014 : 28)¹⁷. Néanmoins, il ne s'agit pas pour autant d'essentialiser l'échelle régionale en elle-même en singularisant

¹⁶ Un néologisme qui fait référence à d'autres plus communément usités dans la littérature, tels que dé-Soviétisation ou décolonisation.

¹⁷ Comme le pointe Stef Jansen à propos de la Croatie des années 1990 : « Croatian nationalism in the 1990s can not be comprehended at all without the notion of the Balkans. It played a central role in almost all variations on the Croatian nationalistic theme, and that role was a consequence of its position of the supreme, negative Other » (Jansen 2002 : 42 ; Obad 2014 : 23).

l'expérience post-yougoslave. Autrement dit, le Balkanisme est un type d'Orientalisme particulier mais reste de l'Orientalisme (observable dans d'autres espaces d'Europe de l'Est et plus généralement post-soviétique) (Todorova 2010 : 190). Comprendre la flexibilité mais aussi les circonstances de l'usage des représentations de l'Autre dans les processus de différenciation et d'intégration européenne devient alors un enjeu central : « This reinscription of otherness (...) functions not as a clear-cut binary but as a more flexible and contingent attribution of Europeanness versus Eastness to different places. It operates through multiple demarcations, which share the opposition of Europe and the East but delineate these categories differently » (Kuus 2004 : 484). Ce qui implique pour le chercheur d'approcher les reconfigurations socio-spatiales en intégrant les catégories géopolitiques du savoir, permettant la recontextualisation historique de leurs usages tout autant que la critique des présupposés d'exceptionnalismes sur lesquels ils reposent. C'est là, il me semble un des apports de l'option décoloniale.

4. L'option décoloniale : repolitiser la situation ethnographique

Pensant les héritages comme indissociablement coloniaux et modernes, l'option décoloniale articule « les analyses économiques, sociologiques et historiques avec des développements philosophiques » (Boidin 2010 : 131-132). La culture est alors pensée comme « constitutive des processus d'accumulation capitaliste » (Boidin 2010 : 132 ; Castro-Gómez et Grosfoguel 2007)

Face aux limites que comporte l'usage des paradigmes précédemment discutées, par certains chercheurs, en premier lieu issus des Suds¹⁸, proposent une rupture épistémique

¹⁸ je me base ici sur la lecture d'un ensemble réduit de travaux (Castro-Gómez et Grosfoguel 2007 ; Escobar 1995 ; Mignolo 2007 ; Mignolo et Tlostanova 2006). Pour une lecture plus complète en français, cf. : (Boidin 2010).

afin de déconstruire les bases discursives du projet moderniste et colonial (l'un et l'autre allant ensemble selon eux), et ainsi d'exposer la colonialité du savoir :

Coloniality of knowledge is a typically modern syndrome, consisting in the fact that all models of cognition and thinking, seeing and interpreting the world and the people, the subject-object relations, the organization of disciplinary divisions, entirely depend on the norms and rules created and imposed by Western modernity since the 16th century, and offered to humankind as universal, delocalized and disembodied (Tlostanova 2015 : 39).

Selon cette perspective, la modernité en elle-même n'est pas un processus historique objectif mais avant toute chose un système générant « le récit hégémonique de la civilisation occidentale » (Mignolo 2013 : 187). Certains aspects de l'histoire sont racontées d'une certaine manière et sont présentés comme une réalité ontologique objective. Et le système de savoir sur lequel ce récit repose devient alors un instrument pour désavouer les autres formes de savoir, les repousser en dehors de la modernité :

The co-existence of diverse ways of producing and transmitting knowledge is eliminated because now all forms of human knowledge are ordered on an epistemological scale from the traditional to the modern, from barbarism to civilization, from the community to the individual, from the orient to occident (Castro-Gómez 2007 : 433).

La pensée scientifique se positionne alors comme la seule forme valide de production du savoir. Et l'Europe acquière ainsi une hégémonie épistémologique sur toutes les autres cultures du Monde, qui conduit le chercheur à un « hubris du point-zéro » (*Ibid.*). Tlostanova décrit ce dernier comme un désir arrogant de prendre la position de l'observateur extérieur (qui ne peut être observé donc), soi-disant dédouané de tout biais ou intérêt subjectif prétendant chercher la vérité pure et non-compromise (Tlostanova 2015 : 41). A la fois territoriale et impériale, cette épistémologie repose sur « des politiques de connaissance théologiques (Renaissance) et égologiques (Lumières) (...) basées sur la suppression de la sensibilité, du corps et de son

enracinement géo-historique [qui leur] (...) permet (...) de se prétendre universelles » (Mignolo 2013 : 183).

Les théoriciens de l'option décoloniale invitent alors à changer la biographie et la géographie de la raison en acceptant la pluralité des géo-politique du savoir¹⁹ et la pluralité des corpo-politiques du savoir, du sentir, du croire et du comprendre²⁰ (Mignolo 2013 : 183 ; Tlostanova 2015 : 43). . Pour y parvenir, les penseurs décoloniaux prônent une épistémologie frontalière qui] se concentre sur « la modification des termes de la discussion et non pas seulement sur son contenu » ; ce qui signifie la déprise d'avec la démocratie occidentale, le capitalisme et le communisme comme seules manières de penser, de faire ou de vivre (Mignolo 2013 : 182-183). L'acte frontalier passe par une *sensibilité au monde*²¹ qui n'est pas une *vision du monde* car « cette expression privilégiée par l'épistémologie occidentale fait barrage aux affects et aux champs sensoriels par-delà la vision » (Mignolo 2013 : 185). En ce sens, elle constitue une désobéissance épistémologique : penser et agir de manière décoloniale vient en « habitant et pensant aux frontières d'histoires locales confrontées à des desseins globaux » (*Ibid.*). Son objet est de démontrer que « la modernité (périphérique ou non, subalterne ou non, alternative ou non) n'est elle aussi qu'une option et non pas le déroulement « naturel » du temps »(Mignolo 2013 : 188).

Au-delà des arguments qu'elle fournit à la critique des catégories analytiques classiques, qu'est-ce-que l'option décoloniale peut apporter à la réflexion épistémologique menée en Europe ? Que peut produire la lecture de pensées élaborées

¹⁹ Les racines spatiales et temporelles locales du savoir.

²⁰ Les bases biographiques collectives et individuelles de la compréhension et de la pensée ancrées dans des histoires et des trajectoires locales particulières.

²¹ En intégrant des méthodologies moins rationnelles, comme le fait par exemple le collectif de chercheurs d'artistes et de professionnels engagés dans « l'Anti-Atlas des frontières ». Ce dernier, pour approcher les mutations contemporaines des frontières, prône l'indiscipline et l'expérimentation.

en premier lieu dans le contexte latino-américain ? Et tenter de les transférer ne reviendrait-il pas à trahir leur enracinement épistémologique et ontologique dans les expériences et les luttes des *Suds* ?

Comme le souligne Capucine Boidin, les études décoloniales et postcoloniales suscitent débats et résistances dans les sciences sociales françaises. Elle relève trois critiques principales : « États-Unis-centrisme, manichéisme et essentialisme » réunies souvent en un « péché capital: le communautarisme » (Boidin 2010 : 129). Mais on peut s'interroger : cette opposition de principe ne servirait-elle pas à se dédouaner à l'avance d'une lecture approfondie ? Tout se passe « comme s'il était difficile de concevoir que des pensées émises par des traditions considérées comme périphériques soient porteuses de perspectives pertinentes à l'échelle mondiale » (Boidin 2010 : 138). Les exclure du domaine de la connaissance et de l'agenda universitaire revient à les considérer comme objets de connaissance, et non pas comme créateurs de savoir, ou alors d'un savoir « nécessairement local avec une portée locale » (Boidin 2010 : 138). C'est alors les discréditer en invoquant précisément la raison pour laquelle les auteurs ont élaboré une telle pensée.

A rebours de cette réaction conservatrice, j'ai choisi de mobiliser l'approche décoloniale dans ma thèse portant sur la frontière Serbie/Croatie. De la sorte, je me suis inscrit dans la continuité de travaux qui ont transposé récemment cette analyse, menée d'abord dans le contexte américain, au deuxième Monde (Europe de l'Est, Balkans, Caucase, espace post-soviétique)²². Ils partent du même constat. Pour ne pas réduire la superposition et la rivalité complexe entre différentes formes de colonialité épistémique qui traversent les discours et les imaginaires, il s'agit d'une part de rejeter la rhétorique de la modernité et sa simplification réductrice –l'opposition entre le moderne

²² Ici sont mobilisées principalement les travaux de Madina Tolstanova, Manuela Boatcă et Redi Koobak.

(occidental par défaut) et le traditionnel (qui nécessite l'approbation du pouvoir néocolonial). De la sorte, l'évolution du discours de la modernité devient plus apparent comme par exemple dans le contexte post-soviétique : “today the formula *national in its form, socialist in its content* gives way to a different one: *market and developmentalist in its essence, official-ersatz- ethnic-national in its form*” (Tlostanova 2012 : 138-139)

Une meilleure compréhension de ces espaces souvent oubliés après la Guerre Froide nécessite la prise en compte de blessures multiples et successives : “the problematic of subaltern empires (Austria-Hungary, the Ottoman Sultanate, Russia) which act as intellectual and mental colonies of the first-rate capitalist Western empires in modernity, and consequently, create their own type of secondary colonial difference” (Tlostanova 2009 : 4).

Dans le cas du terrain choisi dans ma thèse, intégrer les différences coloniales secondaires austro-hongroise et ottomane m'a permis de mieux appréhender l'usage discursif et réflexif des Balkans comme un « autre incomplet de l'Europe » (Boatcă 2006 ; Todorova 1997)²³. La pensée décoloniale m'a également permis de mieux comprendre l'enchevêtrement des projets coloniaux successifs. En effet sur les socles austro-hongrois et ottoman susmentionnés s'est imprimée une autre modernité, socialiste, « mutante, marginale, pourtant résolument occidentale dans sa manière de penser et d'agir, une utopie globale émancipatrice devenue réactionnaire et conservatrice » (Tlostanova 2009, p. 4).

²³ Cela s'exprime par exemple dans le rejet majoritaire, dans toutes les sociétés post-yougoslaves, du passé ottoman comme une manière de se défaire de son Orientalité passé, des traces culturelles qu'il a pu laisser. Ainsi, souvent, les habitants que j'ai rencontrés ont expliqué, à moi qui travaillais sur une frontière, que la frontière du monde moderne, de l'Occident, s'arrêtait à la frontière orientale de leur pays. En revanche, le rapport au passé austro-hongrois est d'autant plus complexe qu'il constitue au contraire un argument pour justifier de son Européanité historique. Souvent non-mentionné car en contradiction avec les récits nationalistes, ce passé colonial est parfois mobilisé en Croatie et en Slovénie pour justifier de la profonde différence avec la Serbie.

Le troisième aspect (et intérêt) de l'application de la pensée décoloniale à l'Europe du Sud-Est est la réflexion sur le syndrome d'auto-colonisation (notamment des chercheurs). C'est selon Tlostanova l'élément le plus difficile à appréhender (et à dépasser) dans le rapport de domination du Nord-Ouest sur le Sud-Est européen, mais aussi le plus crucial :

Within the world of imperial difference all modernity discourses acquire secondary, othered and mutant forms. This refers to secondary Eurocentrism practiced by people who have often no claims to it (...), to secondary Orientalism and racism that flourish particularly in relation to the non-European colonies of subaltern empires (...) giving them a multiply colonized status and a specific subjectivity often marked with self-racialization and self-orientalizing. Without these additional categories we cannot rethink humanities, social movements or subjectivities in these spaces, we cannot hope to de-colonize or de-imperialize them(Tlostanova 2009 : 4).

La décolonisation du savoir passe alors en premier lieu par la décolonisation de la recherche produite sur cet espace-temps. La difficulté principale réside probablement dans la négation par les producteurs culturels « des subjectivités multiples, des réflexions déformées » propres au « Second monde » (Tlostanova 2009 : 4). Or ces dernières ne correspondent pas à ce que l'on trouve dans « l'énorme supermarché d'idées, de pensées, de théories, de philosophies, de religions proposées par le monde moderne » (Kaplinski 2002). Cette diversité ne semble pas correspondre non plus à l'approche occidentale « d'une pensée scientifique comme seule forme valide de production du savoir » (Castro-Gómez 2007). Ce dernier point a constitué (et constitue encore aujourd'hui) une source d'inspiration, la pensée décoloniale comme le fil rouge d'une gymnastique épistémologique, réflexive et critique pour la recherche en et sur l'Europe²⁴, comme ailleurs.

Ainsi, plus qu'un positionnement, l'option décoloniale propose un agenda politique, sans doute idéaliste, pour une recherche indépendante à la fois plus compréhensive et plus critique, notamment sur l'espace-temps post-yougoslave, qui nourrisse des universités émancipatrices des individus :

²⁴ Dans mon cas, en Croatie, en Serbie, en Estonie, en France et au Luxembourg.

The value of any independent social approaches then would be linked with their ability to (...) turn to the goals and tasks of academia that have been long forgotten, such as the crucial aim of the university to shape not a submissive and loyal narrow specialist in some applied science but first of all a critically thinking self-reflexive and independent individual, never accepting any ready-made truths at face value, truly and unselfishly interested in the world around in all its diversity and striving to make this world more harmonious and fair for everyone and not only for particular privileged groups. And is this not ultimately the true mission of a vigorous decolonized social theory? (Tlostanova 2015 : 54)

Cela requiert d'apprendre à désapprendre pour réapprendre sur d'autres bases et d'autres cadres de pensée, voire parfois en créer de nouvelles ou remodeler celles qui existent. Ainsi, on le mesure en filigrane, l'option décoloniale est un parti-pris politique et épistémologique, qui conduit à davantage prendre en compte les rapports de force historiques et culturels dans l'élaboration et la compréhension de la situation ethnographique ; et ce, autant chez l'enquêteur et chez l'enquêté, que dans leurs relations. Le risque peut être, derrière l'impératif de la lutte contre l'essentialisme culturel, d'imprimer une sorte d'essentialisation politique, qui reviendrait à lire tout acte et toute parole (y compris leur absence), toute observation et toute relation de terrain, et plus largement toute situation de recherche, sous l'angle exclusif de son sens politique.

Conclusion

Cet article a été l'occasion de revenir (sur) et de discuter les questions épistémologiques et politiques posées par la recherche menée dans ma thèse. Elle traduit ma prise de conscience de certains éléments du contexte géopolitique de cette dernière (l'élargissement de l'UE comme projet d'absorption moderniste) tout autant que son imprégnation latente dans la manière dont la question est posée par la plupart des chercheurs, moi y compris (la reproduction de la grille de lecture moderniste pour observer ce phénomène). Dans les deux cas, le « syndrome » de colonisation et d'auto-

colonisation dont sont « atteints » la majorité de ceux qui participent de la mise en place du projet européen mais aussi de son analyse, quels que soient les lieux dans lesquels ils agissent et dont ils parlent –ce qu'on pourrait qualifier également d'interpénétration des échelles de la domination– conduit à une lecture dichotomique du phénomène et de la manière dont il est étudié. La démarcation de la modernité et de ses discours (dans un sens épistémique) rend nécessaire une plus grande réflexivité sur les concepts et les méthodes utilisés, afin, à défaut de pouvoir lutter contre, d'au moins rendre apparent les biais inévitables de la situation ethnographique, tout autant qu'à essayer de limiter sa participation au maintien des discours dominants par l'usage de sa grammaire. La prise de conscience par le chercheur de ses propres limites signifie également rendre compte du statut social qu'il incarne sur le terrain. Se démarquer de la modernité ne passe pas uniquement par soi mais aussi par la perception qu'ont les autres de soi. Sans qu'il s'agisse ni qu'il soit possible d'atteindre la vérité du monde social ni sur le monde social : « d'une certaine façon, s'agissant du monde social, le perspectivisme tel que le définissait Nietzsche est indépassable : chacun a sa vérité, chacun a la vérité de ses intérêts [...] S'il y a une vérité, c'est que cette vérité est un enjeu de luttes » (Bourdieu 2015).

Cet article exprime donc aussi un désenchantement qui n'a rien en soi de très original. La révélation des difficultés et des ambiguïtés à organiser et à mener un travail de terrain met en lumière ce que Didier Fassin qualifie d'épreuve ethnographique, « une prise de risque qui commence dans la relation d'enquête et se prolonge dans le travail d'écriture (...) au-delà de la singularité des expériences » (Fassin 2008b : 13). Mais comme il le souligne : « ces enjeux ne concernent rien moins que les conditions de véridiction de l'enquête, de la relation humaine dans laquelle elle s'ancre, des résultats

que nous pouvons en tirer et des effets sociaux que nous produisons ce faisant »

(Fassin 2008b : 14).

Bibliographie

Aart Scholte, Jan, *Globalization: A critical introduction*, New York, Palgrave Macmillan, 2000.

Agnew, John A., « Le piège territorial. Les présupposés géographiques de la théorie des relations internationales », *Raisons politiques*, vol. 2, n° 54, 2014, p. 23-51.

Bakić-Hayden, Milica, « Nesting orientalisms: the case of former Yugoslavia », *Slavic Review*, vol. 54, n° 4, 1995, p. 917-931.

Beck, Ulrich, *Pouvoir et contre-pouvoir à l'ère de la mondialisation*, Paris, Flammarion; 2003.

Blondel, Cyril, « Aménager les frontières des périphéries européennes : la frontière Serbie/Croatie à l'épreuve des injonctions à la coopération et à la réconciliation », thèse de doctorat, Tours, Université François Rabelais, 2016.

Blondel, Cyril, « La coopération transfrontalière, un levier potentiel des réconciliations interethniques en ex-Yougoslavie ? Une approche critique », *Cybergeo : European Journal of Geography*, 2013.

Blondel, Cyril, « How approaching peripheralisation without peripheralising? Decolonising (our) discourses on socio-spatial polarisation in Europe », *sous presse*.

Blondel, Cyril, Guillaume Javourez et Marie van Effenterre, « Avant-propos. Habiter l'espace post-yougoslave », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, vol. 46, n° 4, 2015, p. 7-34.

Boatcă, Manuela, « Semiperipheries in the World-system: Reflecting Eastern European and latin american experiences », *Journal of world-systems research*, vol. XII, n° II, 2006, p. 321-346.

Boatcă, Manuela et Sérgio Costa, « Postcolonial sociology: a research agenda », in Manuela Boatcă, Sérgio Costa et Encarnación Gutiérrez Rodríguez (éds.) *Decolonizing European Sociology*, London, Ashgate, 2010, p. 13-31.

Bohman, James, « Théorie critique », dans Sylvie Mesure et Patrick Savidon (dir.) *Le dictionnaire des sciences humaines*, Paris, PUF, 2006.

Boidin, Capucine, « Études décoloniales et postcoloniales dans les débats français », *Cahiers des Amériques latines*, vol. 62, 2010, p. 129-140.

Bourdieu, Pierre, *Sociologie générale: Cours au Collège de France 1981-1983*, Paris, Seuil, 2015.

Brenner, Neil, *New state spaces. Urban governance and the rescaling of statehood*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2004.

Brubaker, Rogers, « Ethnicity without Groups », *European Journal of Sociology*, vol. 4, n° 2, 2002, p. 163-169.

Castro-Gómez, Santiago, « The Missing Chapter of Empire: Postmodern reorganization of Coloniality and Post-Fordist Capitalism », *Cultural Studies*, vol. 21, n° 2-3, 2007, p. 428-448.

Castro-Gómez, Santiago et Ramón Grosfoguel, *El giro decolonial, Reflexiones para una diversidad epistémica mas allá del capitalismo global*, Bogota., Siglo del Hombre Ed., 2007.

Chiclet, Christophe, « Transition démocratique dans l'ex-Yougoslavie », *Confluences Méditerranée*, n° 2, 1997, p. 103-109.

Dhorliac, Renaud, « Vingt ans d'ex-Yougoslavie : une transition générationnelle inachevée », *Annuaire français de relations internationales*, vol. XV, 2014, p. 133-149.

Dumitru, Speranta, « Qu'est-ce que le nationalisme méthodologique ? Essai de typologie », *Raisons politiques*, vol. 2, n° 54, 2014, p. 9-22.

Erdei, Ildiko, « Hopes and Visions. Business, Culture and Capacity for Imagining Local Future in Southeast Serbia », *Etnoantropološki problemi*, vol. 4, n° 3, 2009, p. 81-102.

Escobar, Arturo, *Encountering development: the making and unmaking of the Third World*, New York, Princeton University Press, 1995.

Fassin, Didier, « Répondre à sa recherche. L'anthropologue face à ses "autres" », dans Didier Fassin et Alban Bensa (dir.) *Les politiques de l'enquête*, Paris, La Découverte, 2008a, p. 299-320.

Fassin, Didier, « Introduction. L'inquiétude ethnographique », dans Didier Fassin et Alban Bensa (dir.) *Les politiques de l'enquête*, Paris, La Découverte, 2008b, p. 7-15.

Ferguson, James et Akhil Gupta, « Spatializing States: toward an ethnography of neoliberal governmentality », *American ethnologist*, vol. 29, n° 4, 2002, p. 981-1002.

Gaillard, Edith. « Habiter autrement : des squats féministes en France et en Allemagne. Une remise en question de l'ordre social. », thèse de doctorat, Tours, Université François Rabelais, 2013.

Hadjimichalis, Costis et Ray Hudson « Rethinking local and regional development: Implications for radical political practice in Europe », *European Urban and Regional Studies*, vol. 14, n° 2, 2007. p. 99-113.

Horkheimer, Max, *Critical Theory*, New York, Seabury Press, 1972.

Jansen, Stef, *Yearnings in the Meantime: « normal lives » and the state in a Sarajevo apartment complex*, Oxford; New York, Berghahn Books, 2015.

Jansen, Stef, « Svakodnevni orijentalizam: doživljaj "Balkana"/"Evrope" u Beogradu i Zagrebu », *ilozofija i drustvo [Journal of the Belgrade Institute for Social Research and Philosophy]*, vol. 18, 2002, p. 33-71.

Kaplinski, Jaan, *The Brave New Merry-go-round*, 2002, <http://jaan.kaplinski.com/opinions/merry-go-round.html>, site consulté le 19 septembre 2017.

Koobak, Redi et Raili Marling, « The decolonial challenge: Framing post-socialist Central and Eastern Europe within transnational feminist studies », *European Journal of Women's Studies*, vol. 21, n° 4, 2014, p. 330-343.

Kuus, Merje, « Europe's eastern expansion and there inscription of otherness in East-Central Europe », *Progress in Human Geography*, vol. 28, n° 4, 2004, p. 472-489.

Le Moigne, Jean-Luc. *Les Epistémologies constructivistes*, Paris, Que sais-je?, 1995.

Leca, Jean, « Sur la gouvernance démocratique : entre théorie et méthode de recherche empirique », *Politique européenne*, vol. 1, n° 1, 2000, p. 108-129.

Massey, Doreen, « Imagining globalization: Power-geometries of time-space », in Avtar Brah, Mary Hickman et Mairtin Mac an Ghaille (éds.) *Global Futures: Migration, Environment, and Globalization*, New York, St Martin's Press, 1999, p. 27-44.

Mignolo, Walter D., « Géopolitique de la sensibilité et du savoir. (Dé)colonialité, pensée frontalière et désobéissance épistémologique », *Mouvements*, vol. 1, n° 73, 2013, p. 181-190.

Mignolo, Walter D., « Delinking. the rhetoric of modernity, the logic of coloniality and the grammar of de-coloniality », *Cultural Studies*, vol. 21, n° 2-3, 2007, p. 449-514.

Mignolo, Walter D. et Madina Tlostanova, « Theorizing from the borders. Shifting to geo- and body-politics of knowledge », *European Journal of Social Theory*, vol. 9, n° 2, 2006, p. 205-221.

Neveu, Catherine, « Introduction », dans Catherine Neveu (dir.) *Cultures et pratiques participatives. Perspectives comparatives*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 13-30.

Obad, Orlanda, « On the privilege of the peripheral point of view: a beginner's guide to the study and practice of balkanism », in Tanja Petrović (éd.) *Mirroring Europe. Ideas of Europe and Europeanization in Balkan societies*, Leiden, Koninklijke Brill, 2014, p. 20-39.

Pasquier, Romain, « Comparer les espaces régionaux : stratégie de rdcherche et mise à distance du nationalisme méthodologique », *Revue internationale de politique comparée*, vol. 19, n° 2, 2012, p. 57-78.

Petrović, Tanja, « Introduction: Europeanization and the Balkans », in Tanja Petrović (éd.) *Mirroring Europe. Ideas of Europe and Europeanization in Balkan societies*, Leiden, Koninklijke Brill, 2014, p. 3-19.

Sarkar, Mahua, « Looking for feminism », *Gender and history*, vol. 16, n° 2, 2004, p. 318-333.

Sharad, Chari et Katherine Verdery, « Thinking between the Posts: Post-colonialism, Postsocialism, and Ethnography after the Cold War », *Comparative Studies in Society and History*, vol. 51, n° 1, 2009, p. 6-34.

Štiks, Igor, « L'eupéanisation des pays successeurs de l'ex-Yougoslavie : la fin de la conception ethnocentrique de la citoyenneté », in *L'Europe sous tensions. Appropriation et contestation de l'intégration européenne*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 281-304.

Suchland, Jennifer, « Is Postsocialism Transnational? », *Signs*, vol. 36, n° 4, 2011, p. 837-862.

Tlostanova, Madina, « Can the post-soviet think? On coloniality of knowledge, external imperial and double colonial difference », *Intersections. East European Journal of Society and Politics*, vol. 1, n° 2, 2015, p. 38-58.

Tlostanova, Madina « Postsocialist ≠ postcolonial? On post-Soviet imaginary and global coloniality », *Journal of Postcolonial Writing*, vol. 48, n° 2, 2012, p. 130-142.

Tlostanova, Madina, *Gender Epistemologies and Eurasian Borderlands*, New York, Palgrave Macmillan, 2010.

Tlostanova, Madina, *Towards a decolonization of thinking and knowledge: a few reflections from the World of imperial difference*, 2009, https://antville.org/static/sites/m1/files/madina_tlostanova_decolonia_thinking.pdf, site consulté le 19 septembre 2009.

Todorova, Maria, *Imaginaire des Balkans*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2011.

Todorova, Maria, « Balkanism and postcolonialism, or on the beauty of the airplane view », in Costică Brădăţan et Sergej Aleksandrovič Ušakin (éds.) *In Marx's shadow: knowledge, power, and intellectuals in Eastern Europe and Russia*, Lanham; Boulder; New York, Lexington Books, 2011, p. 175-195.

Todorova, Maria, *Imagining the Balkans*, New York and Oxford, Oxford University Press, 1997.

Wacquant, Loic, « La stigmatisation territoriale à l'âge de la marginalité avancée », *Fermentum*, n° 48, 2007, p. 15-29.

Wacquant, Loïc, Tom Slater et Virgílio Borges Pereira, « Territorial stigmatization in action », *Environment and Planning A*, vol. 46, 2014.

Wallerstein, Immanuel, *The Modern World-System*, New York Academic Press, 2014.

Wimmer, Andreas et Nina Glick Schiller, « Methodological nationalism, the social sciences, and the study of migration: an essay in historical epistemology », *International Migration Review*, vol. 37, n° 3, 2003, p. 576-610.

Žižek, Slavoj, « The spectre of ideology », in Slavoj Žižek (éd.) *Mapping ideology*, London ; New York, Verso, 1994., p. 1-33.